



FICTIONS PARALLÈLES

Monologue de Macha

Marion Brun

ACTE V SCENE I

Coin de parc dans la propriété de Sorine. Le lac est visible au loin.

Macha avance d'un pas hésitant. Sa voix, un peu faible, semble parfois enivrée.

MACHA. – Quand tu me regardes, Kostia, je me sens au centre du monde.

Je sais ne pas y être. Je sais que dans une minute, je retournerai dans les quarts d'heure de ta vie, tes trajets, tes passages, tes courses où je te croise. « Tiens, te voilà ». Une passante que l'on ne présente pas.

Quand tu me regardes, j'imagine ton ventre contre le mien, nos nombrils reliés qui nous placent exactement où il faut, en plein milieu de tout. Les soupirs du désir, les vagues de chaleur des baisers font onduler les lieux et le temps. Il n'y a plus de retard, plus de « peut-être demain », plus d'incertitudes, « où nous retrouvons-nous ? ».

Et puis, Kostia, tu détournes le regard. Tu penses déjà à autre chose ? À quoi d'ailleurs ? Cet immeuble au loin ? Le lac peut-être, ses reflets nordiques, ce gris un peu terne.

Quand je ne suis plus sous ton regard, je n'existe déjà presque plus. À quoi bon boire ? Je n'ai plus soif. Je ne bois que pour penser à ta bouche. À quoi bon fumer ? J'exhale des volutes en espérant te faire rêver. Je tiens la cigarette pour t'entendre commenter l'un de mes gestes. *(Elle rit un peu. Elle allume une cigarette).*

Pourtant, je n'attends plus rien, ou à peine attirer ton attention. Je te regarde sourire aux autres, parler aux autres, rire, m'oublier. Je m'enfonce dans la mélancolie à mesure de ton indifférence. Tu m'as dit une fois que tu aimais cet air-là que j'avais sur une photographie de mon enfance. Plus tu m'oublies, plus j'ai une chance que tu remarques mon visage

fermé, celui qui ne se prononce plus, qui n'a plus rien à dire ni du temps qu'il fait, ni des prochaines vacances. Je rêve que tu m'approches, que tu cherches ma confiance.

« Macha, qu'y a-t-il ?

– Rien, Kostia. Tout va bien ».

Voilà. Je t'attirerais dans mes abîmes, mes pensées noires et l'on parlerait toute une nuit, que les étoiles soient là ou non, que tu les reconnaisse ou non, que la lune soit pleine ou pas.

Parfois, nous parlons quand même quelques minutes. Et je tourne et tourne la scène dans ma tête à chercher quelque chose qu'il n'y a pas. Je force le souvenir à me dire ton amour, à t'entendre murmurer « ma chérie » « mon cœur », que sais-je ? « l'autre jour, je me suis caressé en pensant à toi ». *(Elle s'assoit sur le sol)*

Souvent, avec toi, je ne dis rien. J'ai l'espoir que, d'une façon ou d'une autre, mon silence plaide en ma faveur, que tu m'imagines des pensées de poète, des réflexions de philosophe. Et parfois, retenir mes mots, les faire mariner dans ma tête, cela donne quelque chose de beau. Pourvu que tu sois là si ça m'arrive ! L'autre fois, pensant te plaire, j'ai parlé du soleil, de la rapidité immobile des rayons. Tu as trouvé ma remarque stupide et depuis je me tais. *(Elle se tait un moment)*

Je croyais que le mariage, la maternité remettraient les astres à leur place, alignés comme une grande casserole que l'on fait bouillir, que l'on remplit et que l'on vide. Ça n'a jamais intéressé grand monde. Sémion voudrait que je sois une mère aimante. C'est impossible. Je me demande encore comment j'ai pu porter quoi que ce soit ici, *(elle désigne son ventre)* et même après sa naissance, je me sens infertile et vide. Mon ventre consiste à ponctuer ta vie, Kostia, à imaginer ta main posée là, près de la virgule où je respire, à penser à l'enfant que nous n'aurons pas ensemble. Rien d'autre. *(Elle se relève)*

Je sais que tu n'aimes pas que je te regarde écrire, que je jette un œil par-dessus ton épaule. J'ai arrêté de le faire. Tu as remarqué ? C'est depuis ce soir où tu as tout déchiré, comme si mon regard avait barré ta page. « Ça ne vaut rien » as-tu dit. Tu n'écoutes pas quand je te contredis. Mais là, tu ne dis rien, n'est-ce pas ? Je vais pouvoir te convaincre.

Tu es... infiniment varié.

J' imagine l'amour avec toi comme un thème libre, improvisé, qui ne se ressemble jamais. Mille fois, je

découvre mon corps grâce à toi. Tu trouves d'autres voies de jouissance, d'autres émotions à susciter. Tu me fais vivre sur une gamme qui n'a pas de fin, sur un air de musique qui n'existe pas encore. Tu sais inventer, remarquer un détail inédit. Tu me fais comprendre ce qui existe autour de moi et en moi, d'un mot. Tu effleures tout avec une telle légèreté, une telle jeunesse, une telle intensité. Tu aurais mille ans que tu n'aurais toujours pas ton âge. Tu t'es figé dans l'insouciance et rien ne peut vraiment t'inquiéter. Dans un instant, quelque chose va surgir, tu vas dire autre chose, penser autre chose, jouer, rire. Tu vas saisir le hasard. J'aime te voir vivre dans ces soubresauts, dans cette joie un peu égarée.

Exige de moi, ordonne. Je pourrai tout. Je n'ai plus de moral. Ma seule valeur, c'est la tienne, mon amour. C'est toi qui es à mon compteur, toi qui me donnes une humeur. À travers toi, j'évalue tout, je peux faire des pronostics. Et si je juge encore, je dois répéter ce que tu as pu me dire.

Je sais ce que tu penses, que je délire depuis tout à l'heure. Je suis venu te dire... *(un silence)*... un mot que je n'arrive pas à dire. Je pars, Kostia. Je ne pourrai plus te voir. Sémion a obtenu sa mutation, celle que j'espérais aussi pour t'oublier. Je crois maintenant qu'ici ou ailleurs, c'est pareil. J'emporterai tout. Je traînerai tout. C'est lourd, Kostia. Je venais déposer ici ce qui me pèse trop. On espère toujours, tu sais, là-bas, là-bas... Ce ne sera plus un lac mais la mer. Ce ne sera plus gris peut-être. Il y aura l'animation de la ville mais je trouverai de quoi regretter le silence des forêts.

Je disais : « j'arracherai cet amour à la racine ». Il n'y a rien à faire. Si j'arrache, ça repousse comme du chiendent. Ça ne fait que s'enfoncer plus profondément, là où je ne pensais n'avoir aucune ressource. Un désert. Sèche comme une planche à pain. Mais cet amour trouve toujours quelque chose pour se fortifier, pour s'endurcir. Ça revient, rengaine, boomerang. Autant le laisser vivre, croître, envahir, geler en hiver, cramer en été. J'ai abandonné. Mon cœur, comme un terrain vague, laisse fleurir et germer tout de toi. Peut-être, mon amour finira par crever tout seul.

Macha dépose des bruyères sur la pierre tombale et part sans se retourner.

... d'après *La Mouette* de Tchekhov